

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL.
Rue 25 Mai 6.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de
L'ABONNEMENT
3 francs par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Jeudi 13. — Bataille de Médino (Espagne), par le général Bespières (1809).

MONTEVIDEO. REMARQUE IMPORTANTE.

Il y a aujourd'hui SEIZE jours qu'Oribe a assuré qu'il serait dans QUINZE jours à Montevideo.

Le sort des deux Français que leur imprudence a fait tomber au pouvoir de l'infâme Oribe, dans la sortie du 5 de ce mois, nous est enfin connu. Des témoins oculaires nous ont raconté les tortures qu'on leur a fait souffrir et auxquelles nous nous refuserions encore à ajouter foi, si trop de preuves de la ferocité du lâche lieutenant de Rosas, ne nous obligeaient à croire même aux choses incroyables. Lorsqu'on nous a dit que nos deux compatriotes avaient été conduits au campement, malgré les hurlements des Basques Espagnols qui, comme autant de bêtes sauvages, voulaient se jeter sur cette faible proie; nous pensions qu'Oribe, pour donner un démenti à ce qu'on raconte de ses orgies de sang, leur laisserait la vie. Mais il paraît que plus ce monstre commet de crimes, plus il lui en faut pour satisfaire ses cruels appétits.

C'est à peine si nous nous sentons la force de raconter ce qu'on va lire. Il le faut pourtant; car il y a, dans notre récit, un haut enseignement pour vous, nos compatriotes, qui n'écoutez pas toujours la voix de la prudence,

pour vous aussi, hommes envoyés pour nous protéger, qui comprenez si mal votre mission. Une fois aux mains d'Oribe, nos infortunés compatriotes ont été exposés nus aux insultes de la canaille qui porte la livree de Rosas, on leur a fait traverser le camp entre une double haie de ces bêtes féroces auxquelles les malheureux prisonniers ont été livrés pour que chacun put assouvir sur eux sa rage; qui, d'un coup de lance, qui, d'un coup d'épée, de sabre ou de bayonnette. Ils avaient fui le matin, les infâmes Mashorqueros, il fallait bien que leur bravoure s'exerçât le soir sur deux hommes sans défense. Après le martyre au camp du président légal, est venu celui que nos frères avaient à souffrir au camp du dehors. Là, mêmes insultes, mêmes tourments, toujours l'exposition nue, toujours les coups de lance, d'épée, de sabre, de bayonnette. Les bourreaux avaient cependant reçu l'ordre de ne pas blesser mortellement leurs victimes, il fallait la torture pour prolonger l'agonie. Cependant, comme on voyait la vie prête à s'éteindre, on a profité du dernier souffle pour infliger à nos malheureux camarades les tourments les plus raffinés et que les Indiens les plus sauvages ont encore à apprendre des sujets de Rosas. Ainsi ces deux infortunés, haletants, épuisés, ont été jetés à terre et attachés à des piquets; des monstres à figure humaine ont osé, d'une main sacrilège, infliger à nos frères le supplice du serail; puis, ouvrant leur corps dans toute leur longueur, ils ont arraché les entrailles et le cœur de leurs victimes palpitantes; là ne s'est pas arrêté leur rage, et, quelque invraisemblable, quelque impossible que paraisse le

dernier acte de ce drame épouvantable, il faut bien le dire, cependant, quoique notre courage soit prêt à nous abandonner, il faut le dire, puisqu'on assure que c'est vrai, ils ont, avant d'égorger nos frères, enlevé par tranches la chair des côtes comme pour en faire des assadus!!!

Il nous en a bien coûté d'écrire ce que nous venons de raconter, mais il faut, il faut qu'on sache bien quels sont les ennemis que nous avons devant nous, les ennemis pour lesquels on affecte une considération qu'on nous refuse. Et l'on vient parler encore d'instructions, de neutralité. Des instructions! mais ont-ils jamais pu prévoir, ceux qui vous les ont données, qu'au lieu d'hommes, auprès de qui ils vous envoyaient, vous ne trouveriez que des bêtes féroces? La neutralité! Reste-t-on neutres au milieu des tigres et des chacals?

Amiral Massieu, nous vous le disons sans haine, mais non sans un profond sentiment de douleur, votre pays vous demandera compte un jour du sang que vous avez laissé répandre. Ne nous croyez pas si abandonnés que nous n'ayons encore nos familles, nos amis pour nous venger, si l'éloignement rend leur protection impuissante. La France vous jugera, la France vous condamnera; le ministère n'osera vous absoudre, et vous ne pourrez vous dérober vous-même aux regrets cuisants des malheurs que vous aurez causés. Il en est temps encore; secouez cette apathie qui fait votre tourment et cause notre ruine; il est impossible qu'un cœur d'homme ne batte pas sous votre poitrine. Pour votre honneur, par respect pour l'humanité, jetez votre épée dans le

FOUILLETON.

UNE HAINE A BORD.

NOUVELLE MARTINE.

III.

L'ORDRE DE DEBARQUEMENT.

(Suite.)

—Il est temps, matelots, s'écria Gausard d'un ton de maître des cérémonies. Chacun à son poste! en rang les calmans! fifre, pare-nous un air de guimbarde!

L'équipage, formé en bataillon serré, précédé de ses deux instrumentistes et de Gausard, qui devait remplir les fonctions d'orateur, se dirigea vers l'arrière. Aussitôt commença l'aubade; le tambour battit avec ferveur la diane et ses mille roulements; tous les airs joyeux du réveillé matin se succédèrent sur le fifre, jusqu'au moment où les convives, arrachés de table par ce concert inattendu, montèrent sur le pont. Quand Jules parut, le cri de Vive le lieutenant! fut poussé avec enthousiasme par les deux cents matelots de la corvette. Gausard prit la paro-

le, et dans un de ces discours fleuris et colorés par toutes les expressions pittoresques du métier, il harangua l'officier, lui témoigna la part que l'équipage prenait à sa promotion, protesta du zèle de tous pour la bonne tenue du bâtiment, loua le ministre et dit du bien du roi.

Le commandant de Kergal n'était pas un homme à s'opposer à une démarche qui est passée dans les coutumes de bord. C'est pour les fifres et les tambours l'occasion d'une bonne aubaine, pour les matelots une sorte de fête, et si le héros du jour connaît les convenances, une double ration de vin est distribuée à ses frais. Jules n'eut garde de manquer à la tradition. Il était ému des franches félicitations des marins. Il espérait que l'autorité dont il se trouvait investi élèverait une barrière entre Fargeolles et lui, qu'il pourrait, grâce à une conduite à la fois ferme, juste et modérée, parer à tous les coups de son subalterne; en fin, le souvenir d'Antonine, dont ce nouveau grade le rapprochait encore, complétait son bonheur si imprévu.

Fargeolles, assis sur la dunette, examinait ces joyeuses scènes d'un œil feroce: il combinait un nouveau plan d'attaque, et se rappelait avec une joie sinistre les dernières paroles du commandant.

Le commissaire s'approcha de lui, et toujours conciliateur, car c'était au demeurant le meilleur des hommes, il essaya de donner à l'enseigne quelques consolations qui furent brutalement accueillies. Il ne se rebuta pas, cependant, et resta à côté de lui jusqu'au branlebas du soir. En ce moment, Jules donnait des ordres de service à Desbagnes, qui prenait le quart; Fargeolles se leva et passa près d'eux. Il entendit l'élève dire au jeune officier:

—C'est bien! tous vos ordres seront exécutés, lieutenant.

—Lieutenant! pensa Fargeolles. Ce petit sot est lieutenant! L'équipage le fête, l'état-major le félicite! et M. le commissaire m'invite à la modération, à la douceur, à la candeur! Il faudrait se faire morton! Assez! assez! Heureusement, le commandant est pour moi!

Jules descendit dans sa chambre pour rêver librement à Antonine et au plaisir qu'il aurait à la revoir le lendemain avec les insignes de son nouveau grade.

Fargeolles resta plongé dans ses méditations jusqu'au matin dans la nuit.

A l'habitation de la Rizière on ignorait entièrement ce qui s'était passé. On croyait Fargeolles lieutenant, Anto-

m't à l'œuvre comme la première fois, et l'obélisque se redressa encore davantage. Les mêmes signaux se succédèrent quarante fois sans aucune interruption. L'obélisque était presque debout, mais il restait à l'asseoir sur son piédestal. L'anxiété saisit de nouveau les spectateurs; mais quelle fut leur joie lorsqu'ils virent cette grande difficulté vaincue. L'obélisque se leva de terre majestueusement, et sans aucun accident.

La cloche avait retenti pour la cinquantième fois; l'énorme masse était arrivée au bord du piédestal; il fallait la redresser, l'élever suspendue dans les airs pour la faire descendre d'aplomb sur son dôme.

La cloche se fit encore entendre et le colosse resta suspendu dans les airs à plus de vingt pieds de terre. Antonia se hasarda à jeter un regard sur son ami; sa joie fut ineffable en voyant l'espérance peinte sur son visage; mais au moment où elle s'abandonnait aux plus délicieuses idées, elle retomba tout-à-coup dans des trances mortelles; elle avait vu son bien aimé pâlir et laisser tomber le drapeau de ses mains tremblantes. Hors d'elle-même, elle se jeta dans ses bras, les yeux baignés de pleurs. Cette scène attendrissante fit une douloureuse impression sur les spectateurs; il n'en fut pas un qui, au fond de son âme, ne maudît la barbare inflexibilité de Sixte.

Un vieux charpentier, qui se trouvait à côté de l'architecte, lui dit tout bas :

— Maître! je comprends votre affaire; les cordes se relâchent; vous craignez qu'elles ne rompent et que l'entreprise n'échoue; écoutez-moi, derrière la cathédrale il y a un cheval qui vous attend, suivez-le, sauvez votre vie!

— Non, répondit Fontana d'une voix émue, j'ai donné ma parole; je n'y manquerai point; je resterais pour mourir.

Comment peindra le désespoir d'Antonia! son fiancé était là, pres d'elle, les traits pâles et décomposés; ses jambes fléchissaient sous lui, et en face le terrible fonctionnaire qui allait bientôt finir cette épouvantable agonie. Et perdue, hors d'elle-même, et ne sachant comment ranimer les forces affaiblies de son ami, elle s'écria presque machinalement: De l'eau!... de l'eau!...

Au même instant, une soudaine inspiration; une force miraculeuse rendirent à l'architecte toute son énergie! il releva sa tête et cria d'une voix sonore...

— De l'eau! portez de l'eau! arrosez les cordes!... Antonia et le vieux charpentier demeurèrent immobiles de surprise. On s'empressa d'exécuter cet ordre: des tonneaux d'eau furent apportés; les ouvriers, des cruches à la main, grimperent sur les échelles et arrosèrent les cordages. Fontana était redevenu lui-même; il se multipliait partout, donnant ses ordres avec ce calme, cette présence d'esprit qui, dans un moment de crise, caractérisent les esprits supérieurs. Il agita une dernière fois son drapeau en jetant un regard sur sa belle fiancée; le tintement de la cloche recommença; et bientôt l'obélisque descendit majestueusement sur son piédestal...

L'architecte resta comme un moment étourdi, sans pouvoir proférer un seul mot.

Antonia, ivre de joie, tomba sur ses genoux en élevant les mains au ciel...

Le vieil artisan, tremblant d'émotion, s'empara du drapeau et l'attacha à une corde. Quelques instants après, une bannière rouge flottait comme un lumineux météore sur la cime effilée de l'obélisque.

Le peuple ne contient plus ses transports; des milliers de voix criaient: Vivo Fontana! vive le maestro!...

Au milieu de l'allégresse publique, on entendit murmurer: Voici le pape! voici Sixte-Quint!... Toutes les têtes se tournèrent vers le balcon de la cathédrale...

— A genoux! répétait la foule.

Sixte-Quint parut sur le balcon, la tiare sur la tête, et dans tout l'éclat de la puissance pontificale... Il étendit les mains sur le peuple prosterné, et lui donna sa bénédiction; dans ce moment solennel, l'artillerie du château Saint-Ange fit une salve de détonation.

Quand tout fut fini, une voix partie de la foule se fit entendre: Au Vatican! portons le maestro Fontana au Vatican!

Le peuple, enthousiasmé, suivit ce conseil, et, malgré sa résistance, le maestro fut porté en triomphe jusqu'au palais, dans les bras de ses concitoyens.

Fontana, en entrant dans l'appartement du saint-père, se jeta à ses genoux; mais Sixte, le relevant avec bonté lui tendit la main et lui tint ce langage:

— Vous avez dignement rempli votre tâche; je veux dignement vous récompenser! Dès aujourd'hui vous êtes chevalier romain, et vous avez une pension de mille ducats sur le trésor; je trouverai le moyen d'employer vos talents.

Huit jours après, il était l'heureux époux de la belle Antonia.

(Gazette du Havre.)

AVIS DIVERS

AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,
Adre. Barre.

VENTE.

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de messieurs Richaud et Demet, situé rue de la Fédération Plats, à 2 1/2 cuadre de la place de la Victoire.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

S'adresser à Montevideo, rue de los treinta y tres, au magasin de meubles en face du café du Commerce.

Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en tout ce qui concerne cette profession; soin, promptitude et prix modérés.

Changement de domicile.

Madame Mortet accoucheuse vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

Se alquila un cuarto de alto, con muebles ó sin ellos para hombre solo, con ventana en la calle del 25 de Mayo; en esta imprenta del Patriota frances darán razon.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la arcañlaie, le Chant du Départ, le Veillon au salut de l'Empire et la Parisienne.

Une nourrice française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle, s'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pasteria.

CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc oreilles rouges, le dessous du cou rasé. La personne qui le ramènera, rue du Cerrito n. 152 ou qui pourra donner connaissance de la personne qui le retient, recevra une bonne récompense.

Celui qui n'aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

AVIS.

On demande un garçon de café. S'adresser au café Labastide au Moello.

La lithographie de monsieur Gielis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui monsieur Gielis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servies avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste aîné, maison Lavalje, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandí, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, en achete or vieux, argent et cuivre.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Gercs, rue de Buenos Ayres n. 158.

Le Gérant, Jb. REYNAUD.

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL.
Rue 25 Mai 6.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX
de
L'ABONNEMENT
3 paquets par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Judi 13. — Bataille de Médino (Espagne), par le général Bessières (1809).

MONTÉVIDEO.

REMARQUE IMPORTANTE.

Il y a aujourd'hui SEIZE jours qu'Oribe a assuré qu'il serait dans QUINZE jours à Montevideo.

Le sort des deux Français que leur imprudence a fait tomber au pouvoir de l'infâme Oribe, dans la sortie du 5 de ce mois, nous est enfin connu. Des témoins oculaires nous ont raconté les tortures qu'on leur a fait souffrir et auxquelles nous nous refuserions encore à ajouter foi, si trop de preuves de la ferocité du lâche lieutenant de Rosas, ne nous obligeaient à croire même aux choses incroyables. Lorsqu'on nous a dit que nos deux compatriotes avaient été conduits au campement, malgré les hurlements des Basques Espagnols qui, comme autant de bêtes sauvages, voulaient se jeter sur cette faible proie; nous pensâmes qu'Oribe, pour donner un démenti à ce qu'on racontait de ses orgies de sang, leur laisserait la vie. Mais il paraît que plus ce monstre commet de crimes, plus il lui en faut pour satisfaire ses cruels appétits.

C'est à peine si nous nous sentons la force de raconter ce qu'on va lire. Il le faut pourtant; car il y a, dans notre récit, un haut enseignement pour vous, nos compatriotes, qui n'écoutez pas toujours la voix de la prudence,

pour vous aussi, hommes envoyés pour nous protéger, qui comprenez si mal votre mission.

Une fois aux mains d'Oribe, nos infortunés compatriotes ont été exposés nus aux insultes de la canaille qui porte la livree de Rosas, on leur a fait traverser le camp entre une double haie de ces bêtes féroces auxquelles les malheureux prisonniers ont été livrés pour que chacun put assouvir sur eux sa rage; qui, d'un coup de lance, qui, d'un coup d'épée, de sabre ou de bayonnette. Ils avaient fui le matin, les infâmes Mashorqueros, il fallait bien que leur bravoure s'exerçât le soir sur deux hommes sans défense. Après le martyre au camp du président légal, est venu celui que nos frères avaient à souffrir au camp du dehors. Là, mêmes insultes, mêmes tourments; toujours l'exposition nue, toujours les coups de lance, d'épée, de sabre, de bayonnette. Les bourreaux avaient cependant reçu l'ordre de ne pas blesser mortellement leurs victimes, il fallait la torture pour prolonger l'agonie. Cependant, comme on voyait la vie prête à s'éteindre, on a profité du dernier souffle pour infliger à nos malheureux camarades les tourments les plus raffinés et que les Indiens les plus sauvages ont encore à apprendre des sujets de Rosas. Ainsi ces deux infortunés, haletants, épuisés, ont été jetés à terre et attachés à des piquets; des monstres à figure humaine ont osé, d'une main sacrilège, infliger à nos frères le supplice du serail; puis, ouvrant leur corps dans toute leur longueur, ils ont arraché les entrailles et le cœur de leurs victimes palpitantes; là ne s'est pas arrêté leur rage, et, quel qu'in vraisemblable, quel qu'impossible que paraisse le

dernier acte de ce drame épouvantable, il faut bien le dire, cependant, quoique notre courage soit prêt à nous abandonner, il faut le dire, puisqu'on assure que c'est vrai, ils ont, avant d'égorgé nos frères, enlevé par tranches la chair des côtes comme pour en faire des assés !!!

Il nous en a bien coûté d'écrire ce que nous venons de raconter, mais il faut, il faut qu'on sache bien quels sont les ennemis que nous avons devant nous, les ennemis pour lesquels on affecte une considération qu'on nous refuse. Et l'on vient parler encore d'instructions, de neutralité. Des instructions! mais ont-ils jamais pu prévoir, ceux qui vous les ont données, qu'aux lieu d'hommes, auprès de qui ils vous envoyaient, vous ne trouveriez que des bêtes féroces? La neutralité! Reste-t-on neutres au milieu des tigres et des chacals?

Amiral Massieu, nous vous le disons sans haine, mais non sans un profond sentiment de douleur, votre pays vous demandera compte un jour du sang que vous avez laissé répandre. Ne nous croyez pas si abandonnés que nous n'ayons encore nos familles, nos amis pour nous venger, si l'éloignement rend leur protection impuissante. La France vous jugera, la France vous condamnera; le ministère n'osera vous absoudre, et vous ne pourrez vous dérober vous même aux regrets cuisants des malheurs que vous aurez causés. Il en est temps encore; secouez cette apathie qui fait votre tourment et cause notre ruine; il est impossible qu'un cœur d'homme ne batte pas sous votre poitrine. Pour votre honneur, par respect pour l'humanité, jetez votre épée dans le

PHILÉPON.

UNE HAINE A BORD.

NOUVELLE MARITIME.

III.

L'ORDRE DE DEBARQUEMENT.

(Suite.)

—Il est temps, matelots, s'écria Gausard d'un ton de maître des cérémonies. Chacun à son poste! en rang les caïmans! fifre, pare-nous un air de guimbarde!

L'équipage, formé en bataille serrée, précédé de ses deux instrumentistes et de Gausard, qui devait remplir les fonctions d'orateur, se dirigea vers l'arrière. Aussitôt commença l'aubade; le tambour battit avec fiévreuse la diane et ses mille roulements; tous les airs joyeux du réveillé matin se succédèrent sur le fifre, jusqu'au moment où les convives, arrachés de table par ce concert inattendu, montèrent sur le pont. Quand Jules parut, le cri de Vivo le lieutenant! fut poussé avec enthousiasme par les deux cents matelots de la corvette. Gausard prit la paro-

le, et, dans un de ces discours fleuris et colorés par toutes les expressions pittoresques du métier, il harangua l'officier, lui témoigna la part que l'équipage prenait à sa promotion, protesta du zèle de tous pour la bonne tenue du bâtiment, loua le ministre et dit du bien du roi.

Le commandant de Kergal n'était pas un homme à s'opposer à une démarche qui est passée dans les coutumes de bord. C'est pour les fifres et les tambours l'occasion d'une bonne aubaine, pour les matelots une sorte de fête, et si le héros du jour connaît les convenances, une double ration de vin est distribuée à ses frais. Jules n'eut garde de manquer à la tradition. Il était ému des franches félicitations des marins. Il espérait que l'autorité dont il se trouvait investi élèverait une barrière entre Fargeolles et lui, qu'il pourrait, grâce à une conduite à la fois ferme, juste et modérée, parer à tous les coups de son subalterne; en fin, le souvenir d'Antoine, dont ce nouveau garde le rap- prochait encore, complétait son bonheur si imprévu.

Fargeolles, assis sur la dunette, examinait ces joyeuses scènes d'un œil farouche: il combinait un nouveau plan d'attaque, et se rappelait avec une joie sinistre les dernières paroles du commandant.

Le commissaire s'approcha de lui, et toujours conciliateur, car c'était au demeurant le meilleur des hommes, il essaya de donner à l'enseigne quelques consolations qui furent brutalement accueillies. Il ne se rebuta pas, cependant, et resta à côté de lui jusqu'au branlebas du soir. En ce moment, Jules donnait des ordres de service à Desbagnes, qui prenait le quart; Fargeolles se leva et passa près d'eux. Il entendit l'élève dire au jeune officier:

—C'est bien! tous vos ordres seront exécutés, lieutenant.

—Lieutenant! pensa Fargeolles. Ce petit sot est lieutenant! L'équipage le fête, l'état-major le félicite! et M. le commissaire m'invoque à la modération, à la douceur, à la candeur! Il faudrait se faire morton! Amex! amex! Heureusement, le commandant est pour moi!

Jules descendit dans sa chambre pour rêver librement à Antoine et au plaisir qu'il aurait à la revoir le lendemain avec les insignes de son nouveau grade.

Fargeolles resta plongé dans ses méditations jusqu'au matin dans la nuit.

A l'habitation de la Rizière on ignorait entièrement ce qui s'était passé. On croyait Fargeolles lieutenant, Anto-

plateau de la balance, et que nos efforts réunis mettent un terme à cette guerre, la honte de notre siècle. Le résultat n'en est plus désormais douteux, mais ne sauveriez-vous que la vie d'un seul homme, n'épargneriez-vous qu'un seul crime, cet homme sauve, ce crime épargne vous ramèneraient le repos que vous avez perdu; le calme que votre esprit demande en vain. Amiral, nous sommes sûrs de la victoire! Ce n'est plus une protection que nous venons implorer, c'est une œuvre d'humanité à laquelle nous vous convions. Ainsi les deux routes sont bien tracées, l'isolement avec le remord, ou l'humanité avec la gloire, votre choix ne peut être douteux.

Quant à nous, amiral, nous mettrons un voile sur notre drapeau; mais pour le ramener bientôt couvert d'un voile d'une pourpre éclatante.

Le brick de guerre, le Dupetit-Thouars, commandant la Grandière, est entre hier matin en rade de Montevideo. Il vient pour relever la Tactique; mais nous apprenons que, d'après les dispositions de M. le vice-amiral Massieu de Clerval, la Tactique fera partie de la station jusqu'à nouvel ordre.

Un Français, nommé Philippe Fuque, qui n'a jamais fait partie de la légion française, a été expulsé avec sa famille, de l'habitation qu'il occupait aux environs de la ville. M. le chef de police l'a généreusement accueilli, et a fourni à ses premiers besoins.

M. MASSIEU DE CLERVAL.

Les officiers, envoyés au camp d'Oribe par M. le vice-amiral commandant notre station, sont revenus avec la triste certitude que nos deux malheureux compatriotes ont été lâchement égorgés et lacérés. Nous ignorons quelles sont, à ce sujet, les dispositions prises par M. Massieu de Clerval, qui, hier matin, a réuni tous les commandants, pour s'éclairer de leurs

nine tremblait qu'il ne créât chaque jour de perfides obstacles pour empêcher Jules de descendre à terre. Aussi le lendemain ses regards se dirigeaient-ils sans cesse vers l'avenue, tandis qu'elle faisait avec son père sa promenade habituelle du soir. Tout à coup elle s'écria :

— Le voici ! quel bonheur !

— L'administrateur parut étonné de cette exclamation.

— Comment, mon père, reprit Antonine, vous ne remarquez donc pas qu'il porte deux épaulettes ; il est lieutenant de vaisseau !

— Je vous en fais mon compliment, dit le sous-commissaire en s'adressant à Jules.

— J'espère que vous passerez la soirée avec nous. Venez, venez, que je vous présente à ma femme.

On se dirigea du côté où la nonchalante créole était à demi couchée. Elle regarda très froidement Jules, et le bonheur qui lui était arrivé sembla même l'attrister, car ce bonheur était un triomphe sur Fargeolles, pour lequel inclinait plus que jamais ses préférences.

— L'heure m'oblige à prendre congé de vous, dit Jules.

— Non, non, vous ne partirez pas, dit le sous-commissaire, vous allez nous rester jusqu'à demain.

— Impossible, monsieur. Un lieutenant ne doit jamais passer la nuit hors du bord ; ses devoirs l'y enchaînent. Il faudra même, et je saurai m'y résigner, que mes visites soient bien moins fréquentes qu'à Brest. M. de Kergal ne m'a-t-il pas absenté ce soir qu'avec un certain déplaisir,

conseils. Si notre amiral relève dignement le nom français, incroyablement méprise, s'il venge le sang de nos compatriotes lâchement répandu; nous serons les premiers à publier sa glorieuse vigueur. Mais, s'il se contente d'explications hypocrites, s'il se tait en face de protestations mensongères, nous le proclamerons haut et ferme, avec calme et sans passion, mais avec une conviction énergique. C'est aujourd'hui pour M. de Clerval une occasion de se reporter au blocus d'Alger, et de tirer cette vieille épée, que rajeuniront de brillants souvenirs et la nécessité de répondre dignement à l'attente de la grande nation.

A. DELACOUR.

Montevideo, 12 juillet 1843.

Puisqu'au mépris de ses conventions, au mépris de sa parole de général en chef, Oribe n'a pas craint de faire égorger deux prisonniers qu'une fatale imprudence a fait tomber entre ses mains, c'est désormais à M. l'amiral Massieu qu'il appartient de réclamer contre cette infraction aux conventions, contre ce manque de parole. Un vice-amiral, représentant la France sur une terre lointaine, ne peut permettre qu'on foule ainsi aux pieds tous les droits de la guerre. Laisant de côté la nature des prisonniers égorgés, ou plutôt martyrisés, nous ne pouvons admettre que l'amiral souffre avec patience l'oubli des engagements contractés avec lui.

Que voulait l'amiral, lorsqu'il envoya son chef d'état-major au camp d'Oribe ? Donner à la guerre que nous fait, celui-ci un caractère moins sauvage. Ce qu'il voulait alors, sans doute il le veut encore aujourd'hui. Qu'obtient-il d'Oribe ? l'engagement formel que la vie des prisonniers serait sauve. Au lieu de la respecter cependant, qu'a fait le général assiégeant ? Il ne s'est pas contenté du supplice ordinaire et, pour rendre plus éclatant le démenti qu'il voulait donner à sa parole, il a ordonné des tortures inouïes, des tortures inconnues même aux Indiens les plus féroces. Oribe n'avoue que l'égorgeement de ses prisonniers ; l'égorgeement ! Mais dans quel siècle, au milieu de quelle société vivons-nous donc, que l'égorgeement des prisonniers ne suffise plus pour émouvoir ! Mais cet aveu même est un mensonge, un mensonge insigne, les prisonniers ont eu à endurer des tourments dont l'excès fait frémir, dont nous épargnons la répétition à nos lecteurs. Si M. l'amiral n'en a pas entendu le récit de la bouche de témoins oculai-

— C'est donc un esclavage que la lieutenante ! s'écria Antonine.

— Vous l'avez dit, mademoiselle. Mais avant de m'éloigner, j'ai une grâce à demander à madame. C'est la permission de vous offrir cet album.

Mme de la Rizière ne crut pas pouvoir, sans une impolitesse trop marquée, refuser cette permission.

— Eh, mon dieu ! à quoi bon tant de façons ! dit naïvement l'administrateur dès que sa femme eut consenti. Il n'y avait pas besoin de permission pour cela.

À la lueur de la lune qui argentait les palmiers de l'avenue, Jules et Antonine échangeaient un léger sourire.

La jeune fille ajouta à demi-voix :

— Échappez-vous souvent, pauvre prisonnier.

— Souvent ! répéta l'officier avec tristesse, c'est impossible ! mais j'enverrai Papillon à terre pour savoir de vos nouvelles.

Antonine rougit au nom du petit mousse qui la veille, lui avait si nettement déclaré l'amour de son maître pour elle ; l'officier ne put s'en apercevoir, car on passait dans la partie la plus sombre de l'allée.

Bientôt après, il se perdit dans l'ombre, tandis que la famille de la Rizière rentrait à l'habitation.

Antonine, retirée dans sa chambre, examina l'album avec une douce émotion. Il était rempli d'allusions délicates qu'elle seule pouvait comprendre et sentir.

Jules, de son côté, emportait la douce conviction que son amour était partagé.

res, c'est qu'il ne l'a pas jugé convenable. Nous lui offrons encore de les lui présenter, ces témoins ; et, s'il refuse de les interroger, nous aurons le droit de l'appeler au tribunal de l'opinion publique. Nous laisserions retomber sur lui toute la responsabilité d'un refus inhumain s'il devenait obstiné, et nous porterions nos plaintes au roi lui-même, s'il est nécessaire, car son cœur paternel ne manquera pas de les entendre et d'y faire droit lorsqu'elles lui seront connues.

Il est des circonstances qu'un gouvernement ne peut prévoir, contre lesquelles, par conséquent, il ne peut donner aucune instruction. Lorsqu'on charge un vice-amiral de se porter, à la tête de forces imposantes, la où une population nombreuse réclame son appui, ce ne peut être que dans le but d'établir une protection efficace en faveur de cette population. Déjà l'amiral Massieu a manqué à sa mission en nous abandonnant lorsque nous l'avons respectueusement prié de nous défendre contre un ennemi aux yeux duquel tout notre crime était notre nom de Français.

Cet oubli de ses devoirs, de la part de l'amiral, a eu les conséquences les plus funestes ; il n'est pas tellement aveugle qu'il ne s'en soit aperçu. Cependant, nous subissons les conséquences de notre armement forcé sans en demander, quant à présent, aucun compte à l'amiral, abandonnant à notre pays le soin de nos intérêts. Plusieurs de nos camarades sont tombés sous les balles de l'ennemi, sans que nous ayons exprimé autre chose que nos justes regrets. Nous nous tairions encore si nous faisons la guerre à des hommes, mais nous n'avons devant nous que des bêtes féroces. Nous devons rappeler à l'amiral ce qu'il doit à l'humanité, ce qu'il doit à son pays, marchant à la tête de la civilisation, ce qu'il se doit à lui-même. Que si l'Amiral nous conteste nos droits de Français, nous réclamerons nos droits d'hommes, et comme hommes nous lui dirons qu'on ne peut, sans crime, laisser impunément fouler aux pieds les droits de la société.

Les officiers envoyés par l'amiral Massieu au camp d'Oribe en sont revenus hier avec la triste confirmation de la nouvelle qui occasionnait leur mission. Nos deux camarades ne sont plus. Oribe confesse qu'il les a fait égorger ; il nie toutefois les tortures que, de sources certaines, nous savons qu'il leur a fait endurer. Il y avait un moyen bien simple de s'assurer de la vérité, l'amiral n'avait qu'à exiger l'exhumation des cadavres et en faire adresser procès-verbal. L'a-t-il fait ? dans ce cas qu'il veuille bien nous en donner connaissance, car on dit, dans le public, qu'une partie des membres épars du malheureux Myrier ont été recueillies par la main d'un ami, qui s'est empressé de leur donner la sépulture que leur refusait le sauvage Oribe.

Mme de la Rizière s'applaudissait de la circonstance qui empêchait Fargeolles d'être lieutenant, depuis qu'elle connaissait les charges de cette position exceptionnelle.

Enfin, quant au sous-commissaire, son estime pour Jules avait encore grandi, par le fait des épaulettes qu'il portait.

Durant les deux mois que la Sévère passa au mouillage de Saint-Denis, malgré les contrariétés du service, Jules put voir Antonine de temps en temps ; mais Fargeolles jouissait de facilités bien plus grandes ; il pouvait se présenter fréquemment et avait pour auxiliaire Mme de la Rizière, qui le retenait à l'habitation. Charmée par son esprit caustique, ses manières obéissantes et son langage empreint d'une banale galanterie, elle s'était insensiblement familiarisée avec la pensée de l'avoir pour gendre.

Le bruit de son prochain mariage avec Antonine courut bientôt dans la colonie. Mme de la Rizière elle-même l'avait répandu.

Tel était l'état des esprits à l'habitation, tandis qu'à bord les hostilités avaient pris un caractère tout nouveau. C'était Jules qui par ses fonctions paraissait être le mieux placé, mais c'était Fargeolles qui l'emportait réellement. M. de Kergal était aveuglé par son ancienne amitié pour le père de l'enseigne ; il accusait intérieurement Jules d'abuser de son autorité, de se venger de son rival par de petites vexations et de se faire une arme de la popularité dont il jouissait dans l'équipage. M. de Kergal détestait la popularité par système. Quoique loyal, chevaleresque et même un peu misanthrope, il était d'opinion des flatteries de



Nous apprenons qu'un conseil a été tenu entre les deux amiraux commandant les stations anglaise et française, au sujet de l'engorgement de nos deux compatriotes. L'espérance est entre dans notre cœur; qu'ils vengent l'humanité, et nos bénédictions les attendent.

FRANCE.

Paris, avril 23.

De grandes mesures seront prises lundi prochain, à l'occasion de la fête du roi. A partir de dimanche au soir, toutes les troupes seront consignées jusqu'à nouvel ordre.

Par un ordre du jour émané de l'état-major de la place, il a été enjoint à tous les chefs des corps de la garnison de Paris et de la banlieue de prendre les dispositions suivantes :

Chaque quartier de cavalerie devra avoir dans ses écuries deux escadrons sellés et paquetés, et les trompettes prêts à sonner à cheval. Dans chaque caserne d'infanterie, les hommes devront avoir leurs sacs prêts, et deux paquets de cartouches dans leurs gibernes. Leurs fusils devront être en bon état.

Outre cet attirail de guerre, dans l'une et l'autre de ces casernes seront en permanence des officiers d'ordonnance de la place, pour la surveillance des consignés et la transmission des ordres.

Quant aux Tuileries, indépendamment des nombreux postes et piquets qui gardent nuit et jour ce palais, un bataillon tout entier de troupes de ligne sera campé sous le pavillon de l'horloge et le long de la terrasse du pavillon de Flore.

Les garnisons de Vincennes et de l'Ecole-Militaire ont aussi ordre de se tenir prêtes à marcher, chacune deux batteries.

Enfin, tous les principaux postes seront doublés dès dimanche au soir; et pour lundi, quinze cents hommes de la garde municipale tant à pied qu'à cheval et quatre bataillons de troupes de ligne sont commandés pour faire le service des rues et places publiques, sans compter, bien entendu, l'armée auxiliaire du préfet de police.

Il a été aussi fait défense à la garnison des fortifications d'accorder aucune permission pour venir à Paris dans les journées de dimanche, et des 1er et 2 mai.

Cette leçon de fêter la Saint-Philippe ne sera, sans

Fergeolles. Celui-ci saignait avec lui une sorte de fanchie brutale, à l'aide de laquelle il insinuaient tantôt un compliment pour un vieux commandant, tantôt une calomnie contre le jeune officier en second.

Ainsi, à bord comme à terre, il crovait une mine sous les pas de Jules, et Jules était sans défiance, car tout mauvais procédé avait cessé en apparence. Il croyait à une paix véritable, tandis que cette paix n'était qu'une ruse de plus. La guerre ne tarda pas d'éclater de nouveau.

Un jour Fergeolles se trouvait de garde et chargé de diriger les détails du service; Jules remplaçait momentanément M. de Kergal, qui était descendu à terre. Les deux officiers se promenaient silencieusement sur les gaillards, l'un à tribord, l'autre à babord, quand l'arrivée d'une embarcation de la Sévère fut annoncée à l'enseigne. A l'aide d'une longuevue, il examina la rade et s'absenta aussitôt du pont.

Le grand canot accosta. Gaussard, qui y remplissait les fonctions de patron, monta à bord et se dirigea vers le gaillard d'arrière pour prévenir l'officier de quart de son retour ainsi que le prescrivent les ordonnances; mais n'apercevant pas Fergeolles, il s'approcha de Jules.

— Nous voici à bord, lieutenant, dit-il fier de nouveau.

Jules chercha des yeux l'enseigne de garde, et ne lo voyant pas :

— C'est bien! répondit-il, désarmez et amarrez votre canot.

Gaussard s'empressa d'obéir à cet ordre.

doute, pas très récréative pour la troupe. On l'en dédommagera, sans doute, quelques jours après, par des distributions extraordinaires.

(Commerce.)

Une promotion va avoir lieu dans la marine. Déjà les ordonnances sont signées. Parmi les élus, on cite deux capitaines de vaisseau: MM. Rosamel (Joseph), et Barbot de la Tré-orière; quatre capitaines de corvette, parmi lesquels se trouve M. de Grave; et huit lieutenants de vaisseau.

[Commerce.]

ALGERIE.

Le bâtiment à vapeur l'Etna, parti le 10 avril d'Alger pour l'Est, avec la correspondance, avait à la remorque, ainsi que nous l'avons annoncé, un navire de commerce chargé de denrées pour la colonne expéditionnaire de la province de Constantine.

L'Etna, est rentré le 19 à Alger, et voici les nouvelles qu'il a apportées :

La colonne de Constantine, opérant seule, sous le commandement de M. le maréchal-de-camp Barraguy d'Hilliers, est entrée à Collo sans coup férir, le 10 de ce mois. Quelques engagements ont eu lieu avec les Kabyles pendant le trajet de Constantine à cette ville. Les habitants de Collo, au nombre de 200, trois Maures, demandaient depuis long-temps la faveur d'être placés sous la protection immédiate de la France; aussi se sont-ils empressés d'accourir au devant de nos troupes.

La colonne a séjourné à Collo les 10, 11, 12 et 13; elle est repartie le 14 au matin, sans destination connue. Une colonne partie de Philippeville pour se joindre à elle, n'était pas encore arrivée le 12; elle devait conduire 500 bœufs pour son approvisionnement. Ce retard obligea le général à demander à Philippeville un envoi par mer de 120 têtes de bétail, qui furent immédiatement chargés sur un bateau de commerce; que le steamer l'Etna, ayant à bord deux blokhous, prit à la remorque. Arrivé à Collo, le bâtiment à vapeur reçut l'ordre de rapporter les deux blokhous à Philippeville, ce qui fait supposer que l'on a renoncé à l'occupation de cette place.

M. le colonel d'état-major Foy, aide-de-camp du maréchal ministre de la guerre, qui s'est fait débarquer à Collo le 12, aura sans doute apporté au général Barraguy d'Hilliers des instructions particulières prescrivant de ne pas occuper cette place.

Collo n'offre aucune ressource; cependant sa rade est sûre, au dire des marins. Les maures qui habitent cette ville ou bourg de ne cultivent juste que le terrain nécessaire pour se procurer leur nourriture. Une vingtaine de

Quelques minutes après, Fergeolles revint à son poste. — Qu'on m'appelle le patron du grand canot! commanda-t-il.

Gaussard ne tarda pas à comparaître.

— Tu vas te rendre aux fers, lui dit l'officier.

— Pourquoi? demanda le gabier, qu'ai-je donc fait?

— Va-t'en aux fers, et pas tant de raisons!

— Il n'y avait pas besoin de me faire appeler pour ça, murmura le patron en se retirant, le capitaine d'armes me l'aurait bien dit tout seul.

Jules avait tout observé. Quand Gaussard fut parti, il s'approcha de Fergeolles.

— Vous venez d'envoyer un homme aux fers?

— Oui, lieutenant.

— Pour quel motif, s'il vous plaît?

— Pour n'avoir pas rendu compte d'avec retour à l'officier de service.

— Alors, monsieur, veuillez lever cette position. En votre absence, Gaussard m'a prévenu et je lui ai donné moi-même l'ordre de désarmer et d'amarre son embarcation.

— Il aurait dû me prévenir, car je suis de garde; il pouvait m'attendre.

— Non, monsieur, en service on attend pas; chacun doit être à son poste, l'officier surtout.

— Ah! une leçon! s'écria Fergeolles en ricanant.

— Un simple avis, monsieur, répondit gravement Jules, pour vous faire réparer une injustice.

autres construites en moellons, sans ciment, et couvertes moitié en tuiles, moitié en chaume, forment la ville, si c'en est une. On remarque à Collo une mosquée en ruines située au bord de la mer, et sur le fronton de la principale porte on lit le mot Neptune.

La colonne aux ordres du général Barraguy d'Hilliers étant partie de Collo le 14 sans y laisser la moindre garde, les denrées qui avaient été envoyées d'Alger et de Philippeville ont été chargées à bord du navire venu de ce dernier port, sous la surveillance d'un officier d'administration des subsistances, qui s'est embarqué sur le même bâtiment, érigé ainsi en magasin flottant. Il attendait des ordres en rade de Collo, sous la protection des balancelles de l'état le Mazfran et la Colombine.

La colonne de général Barraguy d'Hilliers ira donc se ravitailler à Collo.

NOUVELLES DIVERSES.

LA COMETE.

M. Arago a fait hier une communication intéressante à l'Académie des sciences au sujet de la comète.

Il a été démontré à l'Académie par des preuves authentiques que dans aucun Observatoire on n'a aperçu la comète avant le 7 mars. Elle n'a pu devenir visible pour la terre que le 7 mars. Or, du 7 au 17 mars, le ciel, à Paris, a été toujours couvert de nuages; il était donc absolument impossible que nos astronomes la découvrirent. Elle n'a été observée en Angleterre ni par M. James South, ni par M. John Herschell, ni par les astronomes de Greenwich. Nos voisins d'outre mer n'ont vu de la comète que sa queue, le noyau leur a échappé. Or, voir la queue de la comète, ce n'est pas l'observer. Comment dès lors expliquer les notes prétentieuses communiquées aux diverses feuilles de Londres. L'Allemagne a été aussi vaincue par nos jeunes astronomes. Les premières observations du noyau faites par MM. Schumacher à Altona, Ecks et Galle à Berlin, datent seulement du 20 mars.

L'orbite a été déterminée et ses éléments calculés par MM. Enke et Galle, par M. Plantamour à Genève, par MM. Laugier, Mauvais et Bouvard à Paris. Qui ne connaît la supériorité de M. Enke, son habileté et son expérience? Il a résolu plus d'une fois le difficile problème de la détermination de l'orbite elliptique d'une comète. Eh bien! les calculs de M. Enke sont moins exacts que ceux de deux des élèves de notre Observatoire, MM. Laugier et Mauvais; ils représentent plus imparfaitement les observations. L'accord de la position calculée pour le 25 avec la position observée est vraiment surprenant. Ce qui rend surtout le travail de MM. Laugier et Mauvais digne des

— Je ne suis point injuste. J'ai puni, levez la position si bon vous semble; vous en avez le droit.

— Il est plus convenable que vous la leviez vous-même.

— Je ne défais jamais ce que j'ai fait.

— Je vous en donne l'ordre formel.

— On obéit aux ordres de monsieur le lieutenant! reprit Fergeolles d'un ton tellement ironique que Jules ne put maîtriser sa colère.

— Impertinent! murmura-t-il.

— Vous m'insultez?

— Rendez-vous aux arrêts!

Fergeolles haussa les épaules.

— Rendez-vous aux arrêts, vous dis-je, ou je saurai vous y contraindre.

Fergeolles se croisa les bras.

— A la garde! cria Jules.

L'équipage s'était ameuté; les hommes de garde couraient aux armes; l'attention était entièrement détournée des mouvements extérieurs de la rade. M. de Kergal, revenant de terre, accosta sans être reçu avec le cérémonial d'usage. En montant à bord, il fut témoin d'une scène de désordre extraordinaire. Le lieutenant ordonnait aux matelots de garde de croiser la baïonnette sur l'officier insubordonné, qu'il faillit forcer à se rendre aux arrêts.

[La suite au prochain numéro.]

plus grands éloges, c'est que la petite distance périhélie de la comète rendait le calcul extrêmement difficile, même par les méthodes les plus perfectionnées.

Il résulte de ces observations que la plus petite distance de la comète au soleil a été de 3 millièmes de la distance du soleil à la terre ou d'environ 171,000 lieues. Aucune comète connue ne s'est autant approchée du soleil, et la comète n'a cependant pas pénétré la matière lumineuse du soleil. Dans le voisinage du périhélie, sa vitesse était excessive, elle parcourait 104 lieues par seconde, tandis que par seconde la terre parcourt 8 lieues. Sa vitesse angulaire est quelque chose de plus effrayant encore. Dans l'intervalle du 27 mars, jour du périhélie, au 28, elle a parcouru 2980, c'est à dire que pour un observateur placé dans le soleil elle aurait paru traverser en 24 heures les cinq sixièmes du ciel.

Le 27 mars à minuit, alors par conséquent qu'elle était depuis longtemps descendue sous l'horizon de Paris, la comète a passé devant le soleil et a dû l'éclipser. Peut-être que quelques heureux astronomes du Nouveau-Monde aura été témoin de ce spectacle. Il était curieux de savoir si pendant cette éclipse la queue de la comète a envahi notre globe. Cela pouvait arriver, puisque la plus petite distance à la terre a été de 32 millions de lieues environ, et que sa queue avait 63 millions de lieues de longueur. Le calcul montre que pour envelopper la terre, cette immense queue aurait dû avoir une largeur double; elle nous a donc respectés. Aucun phénomène météorologique ne constatera sa présence au milieu de nous. Maintenant, elle s'éloigne et nous suit.

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 12 juillet.

Rio Janeiro, brick de guerre français Du Petit Thouars.
Maldonado, un bombardier avec bétail,
Buenos-Aires goélette Esfrasio.
Une sumaque et l'Orca.

En vue à l'entrée de la nuit.

Une barque et une sumaque à l'E.

AVIS DIVERS

AVIS.

Les personnes qui devront pour comptes, billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, que s'ils en payant le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

AUX LEGIONS ETRANGERES.

Démonstration de la répartition des terrains offerts.

Le gouvernement de la république et les chambres ont décrété avec force de loi, que la présente guerre terminée, il serait donné en propriété et à titre de récompense aux légions française et italienne, et à tous les étrangers qui s'armèrent comme elles, VINGT LIEUES DE TERRAINS DE PROPRIÉTÉ PUBLIQUE SUR LE LITTORAL DE LA REPUBLIQUE. — Remarquons en passant que c'est sur le littoral, c'est à dire sur les côtes de la république, où les terrains ont une plus grande valeur. Il leur a été promis également 50,000 têtes de bétail.

Laisant de côté l'examen de la répartition de ce bétail, dont le calcul est très facile, je le ferai seulement à l'égard des terrains.

Chaque lieue de terre, dans le pays contient soixante cadres de hauteur et soixante cadres de base; ce qui fait 2,600 cadres en superficie ou carrés; cette somme multipliée par 20, qui est le nombre de lieues, donne un total de 52,000 cadres carrés. Eh bien! En supposant que les légionnaires étrangers soient au nombre de 3,800, chaque individu aura indubitablement pour sa part environ dix-neuf cadres de terrains. Pour peu que cela vaille, on peut calculer que chaque varre carrée vaut un réal, la valeur en est beaucoup plus élevée, puisque nous avons vu M. Lafont vendre à deux réaux (argent) la varre carrée de ses terrains à la barra del Pastoso. Chaque cadre contient 10,000 varres carrées, les dix-neuf cadres font 190,000 varres, qui à un réal, présentent une valeur de 23,750 piastres; récompense magnifique assurément quand même on en diminuerait la valeur de moitié,

en calculant à un demi réal la varre, puisque cela produirait encore environ 12,000 piastres pour chaque individu. Si l'on joint à cela le produit qui sera tiré d'une aussi grande étendue de terrain par plus de 3,000 hommes laborieux, la valeur monte à une hauteur prodigieuse. Chaque soldat aura obtenu cette récompense, en défendant sa vie contre les couteaux des égorgeurs, qui ont juré d'exterminer les étrangers et leurs familles; il aura de plus conquis pour toujours l'amitié et l'estime d'un peuple généreux et reconnaissant.

Ma démonstration mathématique est, j'en suis sûr, claire et vraie.

Un ami des Légionnaires.

AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant.

Adre. Barrere.

VENTE.

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de messieurs Richard et Demet, situé rue de la Fédération Plata, 6 2 1/2. cuadro de la place de la Victoire.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

S'adresser à Montevideo, rue de los treinta y tres, au magasin de meubles en face du café du Commerce.

Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en tout ce qui concerne cette profession; soin, promptitude et prix modérés.

Changement de domicile.

Madame Mortet accoucheuse vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

Se alquila un cuarto de alto, con muebles ó sin ellos para hombre solo, con ventana en la calle del 25 de Mayo; en esta imprenta del Patriota frances daran razon.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la Arcillaire, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

Une nourrice française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle, s'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pasteria.

CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc oreilles rouges, le dessous du cou rasé. La personne qui le ramènera, rue du Cerrito n. 152 ou qui pourra donner connaissance de la personne qui le retient, recevra une bonne récompense.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos Ayres, n. 232 et 234.

AVIS.

On demande un garçon de café. S'adresser au café Labastido au Moello.

La lithographie de monsieur Giolis a reprise toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui monsieur Giolis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste aîné, maison Lavalleja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 90.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désirent apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Gercs, rue de Buenos Ayres n. 158.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 34.